

UN TRANSFERT DE FEMME

Nicolle Kress-Rosen

L'amour de transfert, c'est de l'amour. Cela, Freud l'a compris très vite. Mais cela ne fait que reporter la question d'un cran: l'amour, qu'est-ce que c'est? En 1914, il répond: c'est le report sur un objet extérieur de toute la libido d'un sujet, l'abandon de la plus grande part de son narcissisme au profit d'un objet d'amour. Or dans ce même texte, il établit une distinction entre une position féminine et une position masculine, dans laquelle seule on trouverait « le plein amour d'objet selon le type par étayage », accompagné de surestimation sexuelle. La femme, quant à elle, resterait essentiellement narcissique, c'est-à-dire qu'elle ne pourrait aimer qu'elle-même (ou son enfant). La conséquence qui en découle immédiatement, on le voit, est que de telles femmes ne pourraient en aucun cas établir un transfert quelconque, ce que Freud pourtant était loin de constater dans sa pratique analytique. Au contraire, c'est même ce schéma: une patiente amoureuse de son médecin, qui lui servira toujours de modèle dans ses textes sur le transfert. Or dix-sept ans plus tard, dans son article sur la sexualité féminine, Freud revient à sa première position, en la modulant quelque peu. Certes, les femmes font des transferts, e même qu'elles éprouvent de l'amour pour des hommes, et avant cela pour leur père, mais ce type de transfert n'est qu'un leurre, une construction secondaire, qui leur permet en fait de maintenir refoulé l'attachement archaïque pour la mère, qui lui paraît, alors le point essentiel de la sexualité féminine.

Le texte que je voudrais évoquer aujourd'hui à ce sujet, me paraît poser la question d'une manière particulièrement frappante. Il s'agit en effet, dans ce livre de Th. Flournoy, paru en 1900, *DES INDES A LA PLANÈTE MARS*, auquel une réédition récente permet enfin l'accès, d'une relation entre un médecin, un professeur même, et une jeune femme médium, qu'il nommera Hélène Smith, relation qui va durer six ans, qui va produire toutes sortes d'effets et qui va se terminer sur une rupture, dont le professeur fera les frais. Il ne s'agit pas d'une relation analytique. En 1894, année de la rencontre, Flournoy pouvait difficilement être analyste. Cependant cette relation de transfert et cet échec nous intéressent, parce que, d'une part, ils mettent en jeu tous les termes qui sont présents dans une analyse: l'amour d'abord, la relation de l'hystérique au maître et le rôle de la parole et du langage, qui, dans ce cas, aura une importance tout à fait particulière. D'autre part, nous verrons que la manière dont précisément ces éléments sont ici mis en jeu posent exactement la question freudienne que j'évoquais, à savoir, qu'est-ce qu'un transfert chez une femme, ou encore, quel est l'objet de l'amour d'une femme ?

Il n'est pas indifférent que ce livre commence comme un roman. Les premières lignes

en ont en effet tout à fait le style : « Au mois de décembre 1894, je fus invité par M. Auguste Lemaître, professeur au Collège de Genève, à assister chez lui à quelques séances d'un médium non-professionnel et non-payé, dont on m'avait déjà vanté de divers côtés les dons extraordinaires et les facultés apparemment supranormales. Je n'eus garde, comme bien l'on pense, de laisser échapper une telle aubaine, et me trouvai au jour dit chez mon aimable collègue. »

Une nouvelle d'Edgar Poe ou même de Conan Doyle, pourrait bien débiter de la sorte, d'autant que la suite ne sera pas en reste, du point de vue du romanesque. Il semble que, par là, Flournoy se soit laissé en quelque sorte contaminer par son sujet d'étude, qui ne cesse de produire, dans ses états « subliminaux », des « rêves somnambuliques » qu'il nomme ses « romans », et dans lesquels elle leur fait à tous deux jouer les rôles principaux. En réponse, le livre qu'il produit, et qui se veut scientifique, se présente lui-même comme un roman, dont ils sont à nouveau les personnages essentiels. Il n'a pu faire autrement que de promouvoir Hélène Smith au rang d'héroïne et de lui donner la réplique.

C'est que, dès la première rencontre, cette jeune femme lui fait la plus forte impression: il la décrit en effet comme une grande et belle personne d'une trentaine d'années, au teint naturel, à la chevelure et aux yeux presque noirs, au visage intelligent et ouvert, le regard profond mais nullement extatique. Tout cela, comme il dit, « éveillait immédiatement la sympathie ». De plus, on lui a déjà vanté ses qualités « supranormales », car il est notoire qu'il s'intéresse à tous ces phénomènes. De son côté, Hélène Smith n'est pas indifférente à la visite de cet hôte de marque, et elle le reçoit comme il se doit, c'est-à-dire qu'elle va lui montrer tout ce qu'elle sait faire et le frapper d'étonnement.

En effet, cette personne, qui possède le don de voir et d'entendre les esprits, et d'en obtenir des réponses par coups frappés, lui consacre une partie de la soirée et voit se dérouler au-dessus de sa tête des scènes qui se sont produites dans sa famille avant sa naissance, alors qu'il est assuré qu'ils ne se connaissent pas.

L'intérêt qu'elle éveille en lui à cette occasion est bien réciproque, puisqu'elle acceptera à partir de ce moment de donner des séances chez lui, en alternance avec celles qu'elle consacre à ses amis spirites. Il est certain qu'elle a fait sur lui la meilleure impression, d'autant plus que les renseignements qu'il a obtenus sur elle ont tout pour lui plaire : elle est de situation modeste, mais, il y insistera souvent, d'une irréprochable moralité. Elle gagne honorablement sa vie dans une maison de commerce, où elle est très appréciée. Son père, négociant d'origine hongroise et très doué pour les langues, est décédé récemment et sa mère ne présente pas de caractère particulier, si ce n'est, elle aussi, quelques phénomènes d'automatisme. Quant à Hélène, elle a été une enfant rêveuse, qui a bien présenté à quelques reprises de petites hallucinations, un homme dont elle se serait crue poursuivie, mais rien de bien grave. De surcroît, un roman familial, dans lequel elle s'imaginait issue d'une famille moins modeste. Tout cela semble à Flournoy expliquer le penchant de Mlle Smith pour l'automatisme ainsi que l'origine de ses « romans subliminaux ». Le spiritisme, rencontré à l'âge adulte, serait ainsi venu « ranimer le feu qui couvait sous la cendre et donner un nouvel essor au mécanisme subliminal en train de se rouiller ». Et certes, dès ses premières séances, Hélène entrait dans la carrière de médium avec un éclat tout particulier, dont, deux ans plus tard, Flournoy allait être le spectateur ébloui.

Mais ce que l'on peut noter également, et Flournoy ne manque pas de le faire, c'est qu'à partir de l'hiver 94-95, hiver de leur rencontre, il se produit dans sa médiumnité une double modification importante. La première est que son hémisomnambulisme sans amnésie

se transforme en somnambulisme total avec amnésie consécutive. Flournoy reconnaît tout à fait être pour quelque chose dans cette promotion. En effet il s'est permis, au bout de quelques séances, des attouchements sur le médium, qui ont eu pour effet de la plonger dans un sommeil profond, dont elle s'est réveillée la première fois d'excellente humeur, avec le souvenir d'un baiser de Léopold, son esprit familier.

La deuxième transformation concerne le contenu des messages. Flournoy va en effet voir se développer plusieurs rêves somnambuliens, ceux qu'il appellera les « romans », qui vont se poursuivre, en feuilletons en quelque sorte, sur des mois, puis des années. Ils sont au nombre de trois, le cycle hindou et le cycle royal, qui se rattachent à l'idée d'existences antérieures, où Mlle Smith se révélera tantôt la réincarnation de Marie-Antoinette, tantôt celle de Simandini, l'épouse préférée d'un prince hindou du XV^e siècle, et enfin le cycle martien, où elle entre en relation avec les gens de la planète Mars. C'est dans ce cycle, ainsi que dans le cycle hindou, que se produiront les phénomènes de glossolalie, qui feront le centre de l'étude de Flournoy.

La langue martienne va naître le 2 février 1896. Le compte-rendu de cette séance nous apprend en effet que, très rapidement, après une conversation avec une femme de la planète Mars, Hélène Smith se met à débiter avec une volubilité croissante un « jargon incompréhensible », dont il va noter la suite phonétique avec le plus grand soin. Après la séance, elle raconte son rêve, mais soudain, au milieu de la conversation, elle se reprend à parler martien sans s'en apercevoir. « Elle paraît comprendre toutes nos paroles et y répond dans son idiome étranger du ton le plus normal. Elle croit évidemment parler français », comme, le fait remarquer Flournoy, l'Anna O. du Pr Breuer, qui comprenait son entourage allemand, mais ne parlait qu'anglais sans s'en douter.

Ce n'est que le 2 novembre 1896, neuf mois plus tard exactement, que sera inauguré un processus de traduction, obtenu grâce au concours de Léopold, à qui Flournoy pense à adresser une lettre, dans laquelle il lui demande son aide dans cette affaire de la plus haute importance scientifique. A partir de ce moment, il deviendra possible de constituer un glossaire du martien.

On voit donc là à l'œuvre un transfert qui fonctionne fort bien dans les deux sens : Flournoy, en homme de science passionné par sa découverte, s'applique à noter toutes les productions linguistiques d'Hélène Smith, qui, de son côté, va lui fournir de la matière à satiété, et selon un processus d'escalade parfaitement sensible.

En effet, comme il est difficile de noter les paroles étranges qu'elle prononce en état de transe, et que de cela, Flournoy lui fait part, à partir d'août 1897, l'écriture va apparaître comme nouveau procédé de communication; c'est-à-dire que des caractères martiens apparaissent à Hélène éveillée, qui les copie aussi fidèlement que possible, mais comme un dessin et sans savoir ce qu'ils signifient, la traduction venant dans un deuxième temps, pendant les trances. Ce sont des caractères inconnus, mais qui restent constants, de sorte qu'il sera possible d'en constituer un alphabet. Flournoy va faire, par ordre chronologique, la collection des textes martiens recueillis par écrit : quarante entre le 2 février 1896 et le 1er avril 1899. Il en donne la transcription graphique en caractères français et la traduction mot à mot. Il va donc se livrer, le plus sérieusement du monde, à l'analyse linguistique de cette langue inconnue, cela, pense-t-il, dans le but de prouver aux adeptes du spiritisme qu'il ne saurait s'agir de martien authentique, mais seulement d'un « travestissement enfantin du français ». En effet son travail lui permet de conclure que les Martiens parlent un français dont on aurait

simplement change les sons, mais il est bien obligé, malgré tout, de reconnaître à ce martien tous les caractères d'une langue : ensemble de sons articulés, groupés de manière à former des mots, ces mots exprimant un rapport constant à des idées définies. Quant au vocabulaire de cette langue, s'il lui paraît plus mystérieux et ne révéler aucune étymologie discernable, il lui faudra réviser cette opinion en 1901, sur l'avis autorisé de Victor Henry, l'éminent professeur de sanscrit et de langues indo-européennes à l'Université de Paris, qui ira jusqu'à consacrer tout un ouvrage au langage martien à la suite de la parution de *DES INDES*. Il y démontre en effet que les mots de cette langue se laissent finalement presque tous ramener à des mots terrestres véritables tirés de langues diverses, et cela par des procédés de dérivation bien connus et classés en linguistique.

Mais en 1898, Flournoy commence à se lasser des Martiens. Il tente une expérience il commence par dire à Léopold, pendant une séance et preuves à l'appui, que le martien n'est qu'une fabrication du moi secondaire d'Hélène, bref, qu'il n'en est pas dupe. Puis, quelques mois plus tard, il fait au médium elle-même éveillée la démonstration de cette affirmation. « Cette conversation me laissa l'impression très nette de la complète inutilité de mes efforts pour faire partager à Mile Smith les conceptions de la psychologie subliminale

Mais les conséquences ne s'en font pas attendre. Peu de temps après en effet, un nouveau cycle, ultramartien, apparaît dans les visions d'Hélène. Il se passe sur une planète plus lointaine et l'on y parle une langue absolument nouvelle, sans aucun rapport avec la précédente et « dont la construction est tellement différente de la nôtre qu'il n'y a pas moyen de s'y retrouver ».

Voilà donc la réponse d'Hélène aux critiques du savant, qui, malgré de l'échec de sa tentative pédagogique, voit là une preuve supplémentaire de ce qu'il affirmait, à savoir que cette nouvelle langue est « souverainement enfantine, puérile, insignifiante à tous égards, sauf en tant que curiosité psychologique ».

Mais, parallèlement au cycle martien, Hélène Smith développe un autre roman, le cycle hindou, que Flournoy aura beaucoup plus de mal à réduire à un enfantillage du moi secondaire et qui le laissera complètement désorienté. Au moment de la publication de son livre, puis, un an plus tard, des *NOUVELLES OBSERVATIONS* sur ce cas, il le considéra toujours comme une énigme psychologique non résolue.

L'histoire en est dans les grandes lignes la suivante : Hélène Smith serait la réincarnation d'une princesse de la fin du XV^e siècle, fille d'un cheik arabe, qu'elle quitte pour devenir, sous le nom de Simandini, la onzième femme du prince Sivrouka Nayaka, dont Flournoy se trouve, comme par hasard, être la réincarnation actuelle. C'est un prince farouche, qui règne sur le Kanara, où il bâtit en 1401 la forteresse de Tchandranguiri. Simandini l'aime passionnément, et à sa mort, est brûlée vive sur son bûcher, à la mode du Malabar.

Ce roman apparaît en 1895, donc un an avant la réincarnation du martien, sous une forme très spectaculaire : le 6 mars, elle entre dans un somnambulisme « au cours duquel, raconte Flournoy, elle vient se placer derrière le coin du canapé que j'occupe, pose ses mains sur ma tête en appuyant fortement, fait de vains efforts pour parler, puis lâche peu à peu ma tête, et levant majestueusement les bras au-dessus de moi comme pour me bénir, prononce tout à coup d'une voix grave et solennelle ces deux mots séparés par quelques soupirs « Atiéya... Ganapatinama ». Après cette scène de bénédiction, qui impressionne fortement l'assistance, elle se livre à une succession de pantomimes muettes, où elle paraît lutter avec des ennemis.

Les deux mots prononcés, dont le deuxième est identifié comme un équivalent de

Ganesa, le dieu à tête d'éléphant, annoncent l'apparition du « sanscrit », qui se produira quelques mois plus tard, en septembre 95, lors d'une nouvelle explosion du roman oriental.

A la différence du martien, il ne sera pas possible d'en obtenir de traduction littérale, ni de textes écrits. De plus, la prononciation rapide et peu nette d'Hélène, « un vrai gazouillement parfois », a fait perdre la plus grande partie des paroles entendues au cours de la trentaine de scènes orientales réparties sur un espace de quatre ans. Même les fragments qui ont pu être notés présentent, de l'aveu même de Flournoy, beaucoup d'incertitudes. Et pourtant il prendra suffisamment au sérieux l'affirmation de Léopold, selon laquelle il s'agit bien de sanscrit, pour soumettre ces transcriptions aux plus éminents spécialistes de son temps, dont Ferdinand de Saussure, professeur à l'Université de Genève. Le résultat de cette consultation, s'il permet d'affirmer que le « soi-disant hindou d'Hélène n'est aucun idiome déterminé connu de ces spécialistes », n'en laisse pas moins une impression troublante, due au fait qu'on y retrouve « plus ou moins méconnaissables ou défigurés, des termes ou des racines qui se rapprochent du sanscrit plutôt que des langues actuelles de l'Inde, et dont le sens correspond assez bien aux situations où ces mots ont été prononcés. »

Cela s'ajoute au fait non moins troublant qu'après de longues recherches, Flournoy finit par trouver dans une vieille histoire de l'Inde, inconnue des indianistes, œuvre d'un obscur M. de Marlès, une référence à ce rajah Sivrouka Nayaka, qui aurait en effet construit la forteresse de Tchandraguiri en 1401, dans la province de Kanara. Comment ce détail, omis par tous les autres historiens, a-t-il pu être connu de Mlle Smith, et comment peut-elle parler le sanscrit, alors qu'elle ne l'a jamais appris? Ce mystère, auquel Flournoy refuse évidemment de donner une réponse surnaturelle, n'en reste pas moins sans solution satisfaisante, malgré tous les efforts qu'il déploiera pour le dissiper.

Le sanscrit d'Hélène pose en effet des problèmes très particuliers. Ainsi, si l'on examine les premiers mots prononcés dans cette langue, « Atieya... Ganapatinama », on constate avec Ferdinand de Saussure, que le premier mot ne veut rien dire, mais que dans le second, sont rassemblés Ganapati, « divinité bien connue » et nama « le nom », qui sont construits ensemble, on ne sait comment, mais pas nécessairement d'une manière fautive. Plus tard, dans une scène de tendresse à l'égard du prince Sivrouka, Hélène prononce d'une voix très douce les paroles suivantes: « Ou mama priva (ou pryā), mama radisivou, mama sadiou Sivrouka, apa tava va signa damasa, simia damasa bagda Sivrouka ». A force de questions, on obtient exceptionnellement la traduction suivante : « Mon bon, mon excellent, mon bien-aimé Sivrouka, sans toi où prendre le bonheur? »

D'après Saussure toujours, il y a dans ce texte quelques fragments sanscrits qui répondent plus ou moins à la traduction. Les plus clairs sont mama priya «mon chéri » et mama sadiou « mon bien-aimé » ; tava veut bien dire « de toi », mais il est entouré de syllabes incompréhensibles. Il en ira de même pour tous les textes sanscrits d'Hélène.

Aussi aucun spécialiste consulté n'affirmera que cette langue est vraiment du sanscrit, mais il apparaîtra néanmoins incontestable qu'au milieu de syllabes sans signification, on trouve des suites de syllabes qui donnent des fragments de phrases ayant un sens, et que, d'autre part, les syllabes inintelligibles n'ont jamais un caractère anti-sanscrit. Un détail vient d'ailleurs renforcer cette impression troublante : on n'y trouve jamais la consonne f qui n'existe pas en sanscrit. « Or, dit Saussure, dans l'invention libre, on aurait vingt chances contre une de créer des mots sanscrits pourvus de l'f cette consonne semblant aussi légitime qu'une autre, si l'on n'est pas averti. »

Où Mlle Smith est-elle donc allée chercher les quelques bribes de sanscrit nécessaires à

la fabrication de la langue sanscritoïde de Simandini ? Ni elle ni sa famille n'ont le moindre souvenir d'avoir jamais étudié cette langue et le seul élément que Flournoy pourra apporter au dossier restera bien hypothétique. Il découvre en effet chez un M.Y., chez lequel Hélène a donné quelques séances pendant l'année précédente, une grammaire du sanscrit, mais rien ne prouve évidemment qu'elle l'ait eue entre les mains. Il ne peut que le supposer, et imaginer qu'elle a absorbé ce qu'elle sait de cette langue de manière visuelle, son imagination «hyпноïde» retenant certains traits du sanscrit, en particulier l'absence de f

Mais tout cela reste invérifiable, et force lui sera d'affirmer, dans les NOUVELLES OBSERVATIONS plus vivement encore que dans DES INDES, qu'il lui paraît hors de doute qu'il s'agit bien de sanscrit, « défiguré sans doute, mutilé, incorrect, mais enfin du sanscrit et non une autre langue ». Il est donc bien obligé, tout en refusant d'être dupe des aptitudes supranormales d'Hélène, de donner sa langue au chat dans cette curieuse affaire. Quelque chose d'essentiel lui en échappera irrémédiablement, et cela jusqu'au bout de l'aventure.

Celle-ci va en effet se terminer à la fois sur cet échec du savant et par une rupture. L'échec, il va l'éprouver sur plusieurs plans : non seulement il bute sur cette énigme non résolue, mais encore, même son livre, qui pourtant obtient les honneurs de la presse genevoise, n'est pas toujours bien compris. Certains ne vont-ils pas jusqu'à suspecter Mlle Smith d'être une habile simulatrice, dont il aurait été la victime abusée? Et puis, le résultat en est que, ulcérée de voir son nom traîné dans les journaux et sa bonne foi mise en doute, et vexée de trouver, dans l'ouvrage de celui qu'elle prenait pour son ami, des critiques qui mettent ses qualités de médium en question, Hélène rompt aussi & toute relation avec lui, et avec la science.

Mais le résultat le plus évident de cette publication, destinée à démystifier le spiritisme, est, tout au contraire, qu'elle attire autour d'Hélène les badauds de toute la Suisse, puis du monde entier. Elle devient, grâce à ce livre, une vedette du spiritisme, et son génie explose en productions de plus en plus éblouissantes. Jusqu'au jour même où une mécène enthousiasmée la dote d'une pension confortable, qui lui permet de se consacrer entièrement à son art. C'est le début d'une carrière brillante et l'on peut dire, sans beaucoup s'avancer, que Flournoy lui a fourni ainsi l'occasion de devenir la reine qu'elle a toujours rêvé d'être. Quant à lui, séduit et abandonné, il ne peut plus assister que de loin au triomphe dont il a été l'artisan involontaire, et ruminer inlassablement le mystère linguistique qu'elle lui a laissé sur les bras.

On trouvera peut-être que j'ai choisi une histoire bien extraordinaire pour parler du transfert. En fait, elle ne me paraît pas si exceptionnelle, si ce n'est qu'elle pousse à l'extrême des traits que l'on peut trouver dans toute relation de transfert, donc dans toute analyse.

Je ne m'attarderai pas sur le plus évident, à savoir sur la naissance et le développement de cette histoire d'amour. Mais on peut remarquer qu'à l'instar de Breuer, Flournoy se refuse à reconnaître la réalité de cet amour, au contraire de Freud, qui en tirera les conséquences que l'on sait. Il ne cessera de réduire toutes les déclarations qui lui sont faites dans les « romans » à des enfantillages du moi subliminal, la réalité étant pour lui la convenable Mlle Smith. On pourrait certes le trouver parfait, aussi incorruptible que Freud demandait aux médecins de l'être, mais il ne s'agit chez lui que d'une méconnaissance. Reconnaître comme vérité ce qu'Hélène dit en état de transes serait remettre sa propre position en question, c'est-à-dire la jouissance sans risques qu'il peut prendre à tout cela.

On voit là, et je ne m'y attarderai pas non plus, comment sa position de maîtrise est liée à cette méconnaissance. Il refoule en effet sa propre position de sujet, c'est-à-dire sa

division, sous ce qui fonctionne pour lui comme signifiant maître, et la conséquence la plus évidente en est que le savoir qui lui est offert, il ne peut en aucune manière le mettre à sa place véritable.

Mais c'est aussi, et cette histoire le montre de la façon la plus exemplaire, ce qui le condamne à être le jouet de l'hystérique qu'il rencontre là, et à qui il faut bien reconnaître un certain génie. En effet, de sa place de sujet divisé, division qu'elle expose dans la fiction du dédoublement de la personnalité, elle parvient, dans une progression que nous avons pu suivre dans le livre, à prendre le désir du maître au piège. On le voit en effet s'enfermer peu à peu, s'engluant en quelque sorte, dans le matériel pseudo-scientifique dont il est si friand, et qu'elle va lui fournir à profusion, mais toujours avec ce léger porte-à-faux, qui finira par lui donner le vertige. Dans l'histoire du martien par exemple, on le voit très sûr de lui au départ, ce n'est pas difficile, tout le monde sait que le martien, ça n'existe pas, mais tout de même suffisamment intéressé pour tout noter, tout analyser, et traiter cela comme une langue digne d'être démystifiée, de même qu'on verra quelqu'un d'aussi sérieux qu'A. Henry consacrer tout un livre au martien, ses origines, sa syntaxe et son vocabulaire. Et quand Flournoy veut prouver à Hélène qu'il a rationnellement démonté non pas la supercherie, mais l'invention, elle lui répond avec une facilité admirable par une autre langue, celle-ci absolument indéchiffrable.

Quant au sanscrit, on voit bien la subtilité du processus, qui va le jeter dans la confusion la plus totale. Là, pas question de dire que ça n'existe pas; le sanscrit, ça existe bel et bien. Et le génie d'Hélène Smith va être de produire une langue dont il sera impossible de dire finalement si c'est ou non du sanscrit. On voit d'ailleurs comment la suggestion opère à ce propos, dans le sens qui va d'Hélène à Flournoy. Les sons qu'elle produit et dont il avoue qu'ils sont presque inaudibles, il est induit à y chercher du sanscrit, et peut-être même dans sa transcription à y mettre du sien, parce que, dans la rocambolesque histoire indienne, elle le suggère. Et dans la contribution de Ferdinand de Saussure à cette histoire, - rappelons qu'il identifie dans le magma de l'ensemble de la transcription, des syllabes qui, en sanscrit, pourraient avoir un sens, - on peut se demander s'il n'y a pas exercé la tendance que nous avons vue chez lui à l'ouvrir dans sa recherche sur les anagrammes: trouver en filigrane dans un texte donné les traces d'un autre discours.

Pour en revenir à Edgar Poe, que j'évoquais au début, cela m'évoque le double assassinat dans la rue Morgue, où les témoins auditifs d'un crime rapportent avoir entendu derrière une porte un individu parler une langue étrangère, qui varie selon le témoignage, mais qui est toujours une langue que le témoin ne connaît pas. Or on découvre que c'est un grand singe qui a commis les deux meurtres et que ce sont ses grognements qui ont été interprétés de la sorte. C'est sans doute la même chose qui est en jeu ici, à savoir le caractère d'étrangeté, au sens de l'altérité pure, dont témoigne le moi secondaire d'Hélène, qui conduit Flournoy à se raccrocher au rationnel et finalement lui fait perdre prise.

Et c'est en effet d'une place totalement autre, sur laquelle la raison n'a pas prise, qu'Hélène Smith peut ainsi dérouter Flournoy. Et c'est ce point, du point de vue du transfert, qui me paraît le plus intéressant dans cette histoire. En effet, que fait Hélène en vivant, dans ces états seconds, les existences d'autres femmes, en parlant des langues autres, tellement autres parfois qu'elles n'existent pas ? On peut dire que, très exactement, elle se fait, au sens propre, le porte-parole de l'Autre femme, qu'elle la laisse parler par sa bouche. Ce faisant, au fond, elle ne fait rien d'autre que Dora, à savoir que, pour ce qui est du désir, elle ne peut qu'émettre, à sa manière, l'énoncé suivant: qu'une autre que moi le vive. La parenté entre elles ne s'arrête pas là, puisque c'est aussi par la bouche et la gorge que Dora exprimait

symptomatiquement et son désir et son renoncement au désir. Hélène, dans ses romans, fait entendre la voix amoureuse d'une autre femme, alors que sa vie consciente est vouée au silence et à l'abstinence.

Et ce que l'on peut voir là, c'est que la place qu'elle fait à Flournoy, toute amoureuse qu'elle soit, ne vient en rien limiter la place de l'Autre. Il ne lui est en aucune manière possible de la mettre en question. Or c'est aussi ce qui s'était produit pour Freud avec Dora, du fait de la méconnaissance qu'il avait obstinément manifestée à l'égard de son lien, il dira plus tard homosexuel, je préférerai : à la figure maternelle. Toute son analyse s'était portée sur ce qu'il pensait être un amour secret pour Monsieur K., et un transfert paternel sur sa propre personne, ce qui n'était pas faux, mais insuffisant, de même que Flournoy n'entend avant de la minimiser que la déclaration d'amour qui lui est faite dans les romans, sans prendre en considération le mode singulier sur lequel elle est faite.

Et l'on voit bien combien et Flournoy et Freud ont peu fait le poids, comme objets transférentiels, devant l'attachement indéfectible que les deux femmes auxquelles ils ont eu affaire témoignaient à l'Autre. C'est en effet sans hésitation que l'une et l'autre ont rompu avec eux, pour poursuivre, chacune à sa manière, leur carrière d'hystérique.

Il me semble que l'on peut à ce point reprendre la question que je posais au départ, en ce qui concerne le transfert des femmes. Les diverses approches que Freud en a données, depuis l'article sur le narcissisme que je citais, jusqu'au texte plus élaboré sur la sexualité féminine de 1931, me semblent à cet égard du plus grand intérêt, si l'on ne se laisse pas arrêter par le caractère choquant qu'elles peuvent parfois présenter. En effet de sa première intuition du narcissisme féminin, qui signifie en tous cas que ce n'est pas l'homme qui est le véritable objet de l'amour d'une femme, à ce qui sera précisé peu à peu dans les termes suivants, que l'amour pour le père, puis pour l'homme est toujours secondaire, transférentiel, par rapport à la relation précœdipienne à la mère, dont Freud fera, sur la fin, la pierre d'achoppement de l'analyse des femmes, à travers tous les textes où il explique les problèmes conjugaux par le conflit à la mère qui survit dans le rapport au mari, tout cela revient au même, qui ne peut manquer d'avoir des conséquences sur le mode de transfert qu'une femme peut faire dans une analyse.

En ce sens, la remarque que Freud fait en 1931, dans *La sexualité féminine*, et qui m'a surprise un temps, à savoir que les femmes qu'il avait analysées avaient établi sur lui un transfert qui renvoyait au lien au père, en conservant refoulé tout ce qui touchait à la phase précœdipienne, et que, donc, il n'avait jamais pu achever une analyse de femme, cette remarque, si l'on se réfère à ce qui précède, me paraît moins surprenante. Sans aller jusqu'à suggérer, comme il le fait à la suite, que ce soient donc des femmes analystes qui se chargent des analyses de femmes, afin que celles-ci trouvent des « substituts de transfert appropriés », il me semble cependant que cela touche un point très juste, dont chacun peut faire l'expérience dans sa pratique.

Il me semble en effet essentiel de garder présent à l'esprit que, tant que le transfert d'une femme opère de la manière disons classique, c'est-à-dire celui que Freud décrivait comme transfert-type jusqu'en 1915, en faisant apparaître l'homme comme objet d'amour et en renvoyant au père, comme objet de référence, on n'a pas encore touché à l'essentiel, à savoir au rapport archaïque à l'Autre, qui peut d'ailleurs tout à fait être présent dans la forme passionnelle, exclusive, dévorante ou même persécutive que cet amour peut prendre, mais sans l'analyse duquel je pense, comme Freud, qu'une analyse de femme ne peut être considérée

comme terminée.

Dans le cas d'Hélène Smith, on voit bien comment la relation à l'Autre, qui prend une forme aussi folle que la glossolalie, (il ne faut pas oublier que c'est en référence à la glossolalie religieuse que cette pratique est ainsi dénommée), rend inconsistante toute référence pour elle à la jouissance phallique dont Flourney est en face d'elle le représentant. Et ses romans d'amour, et c'est sans doute quelque chose que l'on peut dire de tout ce qui fonctionne comme roman d'amour, apparaissent comme des leurres, pour elle-même comme pour les autres, en ce sens qu'elle ne fait qu'y rêver l'amour d'une Autre femme. De ce point de vue, on a tout lieu de se poser des questions sur le personnage bien connu du Prince Charmant, qu'on assimile peut-être abusivement à un personnage œdipien, représentant du père. Il me semble pour ma part plus près du phallus de la mère dans la mesure où on sait bien qu'une femme peut l'attendre toute sa vie et qu'elle ne le trouve que dans les contes de fées.